

La misère de l'intellectuel africain ou le prix du péché ⁽¹⁾

KASEREKA Kavwahirehi

⁽¹⁾ Je remercie le Dr Paulin MANWELO SJ, qui est à la source de cette méditation.

Summary - The primary task of the intellectual is twofold: to think and to deeply think about the ontological possibilities of the revolutionary event, and to aim at changing the human being in what he or she possesses as the most important thing through education that should never be reduced to a mere transmission of hackneyed knowledge.

Depuis deux décennies, on ne tarit pas de critiques à l'égard de l'intellectuel africain, en général, et congolais, en particulier. Ici et là, on parle de la trahison des clercs africains et on trouve quelque plaisir à ironiser sur les titres grandiloquents que certains d'entre eux aiment brandir comme des trophées qui ont en eux-mêmes leur fin. Pour la plupart des universitaires africains, me disait un ami dépité, au sarcasme insolent, mais non dépourvu de sens, être docteur en philosophie et lettres ou en sciences de la terre, c'est être docteur en philosophie et lettres ou en sciences de la terre ; comme être ministre, c'est être ministre ; la tautologie signifiant, à la fois, une satisfaction narcissique et une non-responsabilité sociale ou morale à l'égard de quoi ou de qui que ce soit. Le parchemin qui sanctionne de longues années d'études a pour unique finalité d'insérer l'heureux lauréat dans une classe de privilégiés et de jouissance sans contrepartie. Aucune production d'une pensée critique pouvant éclairer la cité ni volonté réelle de transformer la nature et la société, mais un plaisir vulgaire à étaler les signes extérieurs d'une réussite au parfum indécent. C'est un véritable consommateur à la verve oiseuse !

Vraies ou fausses, ces critiques sont à prendre au sérieux parce qu'elles cachent mal ce que les gens attendent des intellectuels. Pour qui veut les débrouiller afin de prendre la mesure exacte du problème, plusieurs attitudes critiques sont possibles. Nous ne retiendrons ici que quatre. La première consisterait à en prendre acte, sans faux-fuyant, pour ensuite se demander ce que l'on entend le plus souvent par intellectuel. A cela s'ajoute la nécessité de s'interroger sur les modèles que l'on a à

Professeur/Lettres françaises - Université d'Ottawa (Canada)
Email : kkavwahi@uottawa.ca.

l'esprit et en fonction desquels on parle de trahison ou de démission de l'intellectuel africain. L'intellectuel étant une construction qui s'inscrit dans une histoire sociale et culturelle, la deuxième attitude consisterait à se demander si notre société africaine, telle qu'elle est constituée, structurée, a été et est en mesure d'assigner une place et une tâche à la fonction intellectuelle sans l'édulcorer. La troisième attitude consisterait à jeter un regard critique sur les cinquante dernières années dans le but précis de voir comment et dans quelle condition a émergé, chez nous, la figure historique de l'intellectuel, comment elle s'est affirmée ou compromise. Enfin, tournant le regard vers l'avenir, il faudrait essayer de répondre à la question: face à la misère actuelle de l'intellectuel, que pouvons-nous faire? Que pouvons-nous espérer? Sans prétendre les épuiser, les notes qui suivent esquissent une méditation qui articule librement ces quatre attitudes.

Qu'est-ce qu'un intellectuel ?

Partons d'un signe : en 1974, Valentin-Yves Mudimbe publia dans *Congo-Afrique* un article important qui rendait compte des résultats d'une étude menée auprès des intellectuels zaïrois pour savoir ce qu'ils pensaient d'eux-mêmes, comment ils se définissaient, quelles étaient leurs aspirations et qui étaient leurs modèles ou maîtres à penser. Après analyse, il était « manifeste que, pour les personnes interrogées, l'intellectuel idéal était à la fois un créateur, mais aussi un homme engagé dans la vie concrète avec une volonté nettement affirmée de promouvoir l'action par la compétence ». Secondairement, elles reconnaissaient que le rôle de l'intellectuel était aussi « d'être le défenseur des principes », « d'observer la société et non la critiquer ». Du point de vue de leur désir, il apparut que tout en étant des membres de la classe privilégiée, les intellectuels vivaient une « frustration singulière » liée à une « volonté expresse de puissance statutaire et financière ». En termes simples, ils souhaitaient gagner plus d'argent. Enfin, ils se reconnaissaient presque unanimement comme maîtres à penser à la manière de Frantz Fanon et Jean-Paul Sartre ⁽²⁾, le théoricien de l'engagement, auteur d'*Orphée noir* et préfacier des *Damnées de la Terre*. Mais, comment concilier le désir bourgeois et le refus de la pensée critique

(2) V.Y. Mudimbe, « Les Intellectuels zaïrois », *Zaire-Afrique* (octobre 1974) n° 88, pp. 454-455.

de la société avec l'exemple de Fanon et Sartre, le dernier, qui n'est pas sans influence sur Fanon, étant considéré comme l'archétype de l'intellectuel (français) engagé dans le siècle? N'y a-t-il pas contradiction ?

En effet, dans la lignée de Sartre, on entend par intellectuel non pas tous les hommes et toutes les femmes bardés de diplômes et appartenant aux professions dites intellectuelles (professions libérales, cadres de la Fonction Publique, cadres d'entreprises, enseignants, responsable syndical, membre du clergé, etc.) comme nous le pensons souvent, mais quelqu'un « qui a pour métier de penser et qui, extérieur au monde politique, intervient au nom de valeurs dans le débat public, en formule les termes et les enjeux, et a vocation – ou prétention – à l'universel »⁽³⁾. Mieux, l'intellectuel se caractérise par le rôle qu'il s'assigne et par son engagement au-delà de sa spécification sociale. C'est dans ce sens que Jean-Paul Sartre écrit dans *Plaidoyer pour les intellectuels* (1965): « L'intellectuel est quelqu'un qui se mêle de ce qui ne le regarde pas et qui prétend contester l'ensemble des vérités reçues et des conduites qui s'en inspirent au nom d'une conception globale de l'homme et de la société »⁽⁴⁾. C'est dans le même sens que va Maurice Blanchot en écrivant: « Depuis qu'ils portent ce nom, les intellectuels n'ont rien fait d'autre que de cesser momentanément d'être ce qu'ils étaient (écrivain, savant, artiste) pour répondre à des exigences morales, à la fois obscures et impérieuses, puisqu'elles étaient de justice et de liberté »⁽⁵⁾. En bref, l'attitude privilégiée de l'intellectuel consiste à s'ériger en conscience critique, à contester l'ordre, les valeurs de la société, les décisions d'un gouvernement. Clerc ou laïque, l'intellectuel prophète ou l'intellectuel critique se proclame dépositaire de valeurs qu'il estime être habilité à défendre publiquement, parfois envers et contre tous.

Cette manière de caractériser l'intellectuel situe Jean-Paul Sartre dans une tradition bien française qui est née avec le *J'accuse* d'Émile Zola, le romancier à succès qui, momentanément, interrompt l'écriture de son œuvre pour engager sa notoriété dans une « Lettre ouverte au président de la République » dans laquelle il prenait la défense du Capitaine juif Dreyfus injustement condamné. Ce que ne put supporter Zola, ce qui troubla sa conscience, c'est la condamnation d'un innocent et l'occultation de la vérité. Avec son pamphlet *J'accuse*,

(3) Michel LEYMARIE, *Les intellectuels et la politique en France*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », p. 3.

(4) Cité par Michel LEYMARIE, op.cit., p. 12.

(5) Maurice BLANCHOT, « Les intellectuels en question », in *Le Débat*, n° 29 (1984), pp. 3-28.

il engagea sa notoriété contre la raison d'État pour le triomphe de la justice et de la vérité.

Mais, avant l'affaire Dreyfus qui signa la naissance de l'intellectuel, il a existé des « intellectuels avant la lettre ». On pense volontiers à Socrate et à sa postérité (Platon et Aristote). Pour ces derniers, la fonction du philosophe est, certes, d'enseigner un savoir libéré de la tradition en décomposition et se constituant par et dans la discussion, mais surtout « d'amener la communauté et la Cité à trouver un fondement au-delà des luttes qui déchirent les individus et les collectivités, au-delà de l'ignorance qui les ballote au gré des opinions et des apparences, d'une incompréhensible multiplicité d'êtres, d'événements, de pensées et de langages. Il faut revenir au commencement, aux principes immuables, au fond permanent duquel on peut contrôler et maîtriser ce qui est sujet au changement, à la génération et à la corruption » ⁽⁶⁾. Cet esprit est aussi celui des clercs médiévaux qui faisaient le métier de penser et d'enseigner leur pensée.

C'est au XVIII^e siècle qu'est apparue une figure qu'on pourrait qualifier d'ancêtre direct de l'intellectuel tel que représenté par Émile Zola au XIX^e siècle. En effet, comme l'a noté Michel Leymarie, au XVII^e siècle pas plus qu'au XVIII^e siècle n'existe le terme intellectuel. On parle alors de « gens de lettres ». L'article « Philosophe » de l'*Encyclopédie*, ce témoin incontournable du siècle des Lumières, présente la figure du sage et d'un modèle humain à l'exemple de Voltaire qui prit la défense de Calas, un marchand protestant injustement accusé du meurtre de son fils converti au catholicisme et mort sous la torture, ou le chevalier de La Barre accusé d'impiété. En ce siècle, « les philosophes qui ont à voir avec le fonctionnement de la justice revendiquent l'autonomie de leur pouvoir spirituel ; redresseurs de torts, dénonciateurs de l'arbitraire, ces hommes en « quête d'un sacerdoce laïque » exercent une fonction critique et entendent jouer un rôle critique par le biais de l'opinion » ⁽⁷⁾.

En suivant cette tradition, on voit bien que l'intellectuel ne se définit pas par le fait d'être la conscience critique au sein de la société ou l'éveilleur des consciences et le défenseur des valeurs. Par ailleurs, il apparaît qu'on est intellectuel momentanément. On sort de sa solitude de penseur pour défendre une cause déterminée et y retourner après. Même la raison d'État ne le

⁽⁶⁾ Fabien EBOUSSI BOULAGA, « L'intellectuel exotique », in *Politique africaine*, (octobre 1993) n° 51, p. 27.

⁽⁷⁾ Michel LEYMARIE, op.cit., p. 5.

contraint pas au silence lorsque la vie d'un innocent est injustement menacée. Le patriotisme n'est pas une raison, pour l'intellectuel, de cautionner l'injustice et l'arbitraire, ou de cacher la vérité. C'est peut-être parce que Zola avait foi dans les idéaux de la République et croyait en l'être humain qu'il ne pouvait supporter que la République condamne injustement un innocent. De même, on sait que pendant la Bataille d'Alger, Jean-Paul Sartre prit parti pour les Algériens contre son propre pays. Aujourd'hui, on peut évoquer l'exemple du linguiste américain Noam Chomsky qui ne cesse de dénoncer les méfaits de l'impérialisme américain à travers le monde.

Comme le suggérait Édward Said, cette autre figure de l'intellectuel qui ne pouvait souffrir la domestication ou la soumission à quelque dogme, lorsque le fait national l'engagerait, pour des raisons de solidarité, de fidélité dues aux origines ou encore de patriotisme national à se ranger du côté de l'humeur et de l'opinion publiques, c'est plutôt en s'en dissociant que l'intellectuel donne un sens à sa voix. « Jamais la solidarité avant la critique », écrit Said, « car l'intellectuel a toujours le choix : se situer du côté du plus faible, de l'oublié, de l'ignoré, du moins bien représenté, ou prendre le parti du plus fort. »⁽⁸⁾. Et il ajoute très judicieusement : « [M]ême si l'action d'un intellectuel pour la survie de sa communauté pendant les périodes de crise nationale aiguë a une valeur inestimable, cela ne saurait le happer au point d'entamer son sens critique et d'en réduire les exigences qui consistent à dépasser la seule question de la survie, pour aborder celles de la libération politique, pour critiquer le pouvoir en place et, enfin, pour proposer d'autres alternatives trop souvent exclues sous prétexte qu'elles ne répondent pas à l'enjeu du moment. Même dans le rang des opprimés il y a des vainqueurs et des vaincus, et l'intellectuel ne doit pas se contenter d'emboîter le pas à la grande marche collective. Des intellectuels d'envergure comme l'Indien Tagore ou le Cubain José Martí ont été exemplaires à cet égard. Ils n'ont jamais mis leur sens critique en veilleuse à cause du nationalisme, pourtant, ils n'étaient pas moins nationalistes »⁽⁹⁾.

Ces mots de l'intellectuel américain d'origine palestinienne méritent d'être médités profondément en Afrique centrale où l'on a l'impression que les souffrances jugées insupportables sont celles qui frappent les membres de « sa » propre communauté. N'est-ce pas en

(8) Edward SAID, *Des intellectuels et du pouvoir*. Traduit de l'anglais par Paul Chemla et revu par Dominique Eddé, Paris, Seuil, 1994, p. 48.

(9) Ibidem, p. 57.

partie pour cela que la tragédie qui sévit au Congo avec plus de cinq millions de victimes d'une absurde guerre d'agression et d'occupation menée par des potentats au service des puissances occidentales et de leurs multinationales, n'a pas encore provoqué une indignation qui rassemblerait les intellectuels du Congo, du Rwanda, de l'Ouganda, du Burundi et d'ailleurs pour mettre tous les chefs politiques et militaires impliqués devant leur responsabilité ? Nous sommes peut-être bien à une époque où chacun se contente de cultiver son petit jardin, les valeurs universelles ou humaines n'étant plus que survivance d'un passé lointain. Tout donne à penser que les intellectuels ou, plutôt, ceux qu'on appellerait ainsi en Afrique centrale sont devenus incapables d'universaliser, de donner une plus grande dimension humaine à la souffrance d'une nation particulière et de la mettre en rapport avec d'autres souffrances. A ce sujet, Said a les mots justes : « [L]e fait de représenter les souffrances que votre peuple a traversées, et que vous auriez pu traverser vous aussi, ne vous libère pas pour autant du devoir de révéler que votre propre peuple est peut-être en train de commettre des crimes apparentés. [...] Quoi de plus simple et de plus populaire pour les intellectuels que de verser dans l'autojustification morale et vertueuse – qui les rend aveugles au mal commis au nom de leur propre communauté ethnique ou nationale.

C'est particulièrement vrai dans les périodes de crise : ainsi, le ralliement au drapeau pendant les guerres des Malouines ou du Vietnam rendait toute mise en cause de la guerre synonyme de trahison. Quelle que soit l'impopularité qu'il suscite, l'intellectuel se doit d'élever la voix contre ce type de comportement grégaire – et au diable ce qu'il peut lui en coûter personnellement » ⁽¹⁰⁾. Mais, qu'est-ce qui a contraint la plupart de nos Professeurs au silence, les rendant ainsi complices actifs ou résignés de la déconfiture morale et de la crise politique qui nous frappent depuis des décennies ?

⁽¹⁰⁾ Edward SAID, op.cit., p. 61..

L'Etat postcolonial et la fonction intellectuelle

Il semble que l'intellectuel africain ou, plutôt, celui qui en tiendrait lieu, a troqué sa liberté de pensée, son esprit critique et la marginalité qui permet ces derniers contre l'intégration dans les réseaux administratifs, dans les systèmes de pouvoir dont il a adopté les valeurs, pour ne pas dire les vices : la débauche des plaisirs, la frénésie hédonique, la servilité à l'égard des Maîtres,

même quand ils sont réputés incultes, incompetents et sanguinaires. Cet empressement à l'intégration pourrait se fonder dans le sentiment de frustration couvé pendant la colonisation où l'évolué était voué aux tâches subalternes et tenu loin du pouvoir et frustration dont Mudimbe a trouvé la survivance dans les années 1970. Après les indépendances, il s'est traduit par le désir d'occuper la place du maître qu'on avait enfin réussi à chasser pour accéder à la jouissance que procure la maîtrise sur d'autres. C'est aussi cela qu'Éboussi Boulaga suggère lorsqu'il écrit: « La revendication de la légitimité dans l'exercice du pouvoir et dans une participation plus grande à la distribution de la richesse est le fait de ceux qui se sont identifiés le plus souvent aux maîtres, par l'instruction et l'éducation, par le style de vie » ⁽¹¹⁾ .

⁽¹¹⁾ Fabien EBOUSSI BOULAGA, *La Crise du Muntu. Authenticité africaine et philosophie*, Paris, Présence africaine, 1997, p. 88.

L'intégration dans les réseaux administratifs et dans les circuits fermés où on n'entre que parrainés par des Maîtres initiés aux vérités et mystères d'outre-tombe, où se stockent et se distribuent les biens rares, les honneurs et les plaisirs, ont neutralisé, épuisé ou stérilisé l'intellectualité de l'intellectuel africain qui a manqué d'établir sa légitimité et sa raison d'être dans l'État-nation en construction en dehors du cercle du pouvoir. Le savoir chez lui étant lié au pouvoir et à la richesse, «sa démarche a été gauchie, dès lors qu'il ne s'agit que d'un pouvoir immanent à la connaissance se traduisant par des productions. Son projet n'est pas la recherche de la vérité » ⁽¹²⁾ ou la défense des valeurs. Il n'est qu'un fonctionnaire obéissant aux ordres d'un patron, un expert-technicien qui monnaie son savoir ou, comme le disaient les intellectuels en 1974, ses compétences techniques. Le peu de force intellectuelle qu'il lui reste, il le consacre à la célébration du sentiment national. Les autres, ceux qui n'ont pas encore trouvé de parrain pour pénétrer dans l'arène de la jouissance et pour qui l'université ou le laboratoire est lieu de transit, une chambre d'attente où se faire remarquer, lui emboîtent le pas : ils ne se contentent pas de célébrer le sentiment national et les gestes héroïques du Père fondateur dans des poèmes aux rythmes boiteux, sans génie réel, ils s'investissent aussi dans l'invention des philosophies au service du patriotisme, de la fierté nationale et de la gloire du chef qu'on ne tardera pas à proclamer comme la plus haute figure de la pensée. L'instance du pouvoir se confondait ainsi avec celle du savoir. Ce qui s'en est suivi, c'est le mépris de l'intelligence comme valeur structurante irréductible au pouvoir et à la richesse.

⁽¹²⁾ Fabien EBOUSSI BOULAGA, «L'intellectuel exotique», art.cit., p. 31.

C'est aussi cela que la Tunisienne Hélé Béji dénonce dans son essai *Désenchantement national. Essai sur la décolonisation* (1982) quand elle écrit :

Quant aux [...] gens instruits, l'immense épanchement politique a créé chez eux toutes les conditions d'un dessèchement intellectuel et humain. Quel intellectuel chez nous échappe à la spirale politique? Même celui qui, par ses choix esthétiques, hédonistes, religieux, métaphysiques ou autres, croit échapper à l'épaisseur idéologique de la vie nationale la frôle constamment, et dans ce frottement inconscient son écriture et toute sa démarche s'en trouvent gauchies. [...] L'intellectuel chez nous ne veut pas être en marge ; il se dépense sans compter dans toutes les formes d'intégration possibles avec la majorité tout en voulant garder une position d'éclaireur. Mais, cette soumission à la politique et au sens de l'histoire qu'il construit sans cesse dans la foulée des grands militants de la lutte anticoloniale est aussi une quête du pouvoir. Ne l'obtenant que très rarement, il reste en fait à la remorque, dans l'ombre de l'homme politique qui se sert de lui pour ses propres projets de réorganisation sociale.

Le supplice et l'effort des intellectuels de la décolonisation sont de tenter sans cesse de s'intégrer, mais de ne jamais y parvenir, si ce n'est au prix du sacrifice de leur propre pensée, et de la recherche de la vérité. L'idéologie nationale s'est substituée peu à peu à toute forme de pensée, de vie intellectuelle, de curiosité, d'amour. [...] Le sentiment national est devenu l'allégorie nationale centrale de toutes les œuvres de notre esprit [...] Moins la liberté d'être et de penser devient tangible, incontestable, et plus on fait appel à la politisation de la conscience pour réanimer cette liberté sans se rendre compte qu'elle l'emprisonne encore davantage. Le rapport organique de ma conscience nationale et de ma conscience intellectuelle est sorti de sa phase créatrice. Notre histoire se dérobe encore une fois à notre prise, à la clarté dialectique. Mais, le plus grave est peut-être la perte de la quête intellectuelle, l'abandon de la connaissance, et le vieillissement prématuré de tous les concepts comme la **différence**, la **spécificité**, la **personnalité**, etc ⁽¹³⁾.

(13) HÉLÉ BEJI, *Désenchantement national. Essai sur la décolonisation*, Paris, Maspéro, 1982, pp. 29-30.

Il ne manquera pas de gens pour dire que ce diagnostic est exagéré, qu'il est lui-même le signe du désenchantement de l'auteur. Ces objecteurs ont raison

s'ils ignorent que les mots d'ordre d'unité, d'intégration, de rangement derrière le Chef, même lorsque la conscience invite à la dissidence au nom de la vérité et des valeurs qu'on est supposé défendre et incarner, sont à la mode chez nos élites politiques qui aiment bien se dire intellectuels. Mais, il faudrait aussi recommander à ces objecteurs de relire attentivement les années de gloire du nationalisme zaïrois authentique pour s'en convaincre.

Toutes les disciplines du savoir, des sciences exactes à la métaphysique en passant par l'éthique, l'économie, la théologie ou la science des religions, devaient trouver leur vérité, mieux, leur raison d'être dans le nationalisme zaïrois authentique. Dans les universités, on créa des cellules du Parti unique ou, plutôt, de la pensée unique, celle de l'authenticité. La dissidence cognitive n'était plus permise. L'écrivain dont l'œuvre ne reflétait pas l'esthétique de l'authenticité devait être considéré comme un «écrivain de caricature » et mission était confiée à une police culturelle de le rappeler à l'ordre.

Le sommet fut atteint au Colloque international organisé à Kinshasa, au tout début des années 1980 par l'Union des Écrivains Zaïrois sur *l'Authenticité et le développement*, lequel « établit sans fausse pudeur la prééminence de la « pensée du guide » sur toutes les figures culturelles »⁽¹⁴⁾. Ce faisant, c'était la place et le rôle crucial de la pensée libre et critique dans la société qu'on sacrifiait au profit d'une idéologie à la dérive évidente. Depuis lors, l'intellectuel n'est plus, chez nous, celui qui porte le souci des fins, du sens et des valeurs, et se consacre à la recherche de la vérité. Il n'est plus le roi de par sa connaturalité avec le royaume des idées et de l'esprit. Il travaille dorénavant dans la subordination aux politiciens et aux marchands, même brutaux et incultes auxquels il apporte sa connaissance « scientifique » de l'être humain lui permettant « de prescrire des mesures dissuasives ou persuasives, d'offrir les techniques de manipulation des opinions les plus efficaces »⁽¹⁵⁾ et de transformer le mensonge en vérité.

Gérant les dogmes obscurantistes du nationalisme zaïrois authentique comme d'autres, aujourd'hui se contentant de gérer les contrats miniers au lieu de gouverner, c'est-à-dire, de prévoir l'avenir grâce aux études stratégiques et prospectives, l'intellectuel congolais a vécu et vit en marge des grands débats sur l'avenir de l'humanité et de son propre pays. Alors que, dès les années 60, des études prospectives, comme celle de Henri

⁽¹⁴⁾ Pius NGANDU Nkashama, *Ruptures et violences. Études sur le roman et les littératures contemporaines*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 279. Lire aussi le chapitre 6 de KASEREKA Kavwashirehi : *L'Afrique, entre passé et futur. L'urgence d'un choix public de l'intelligence*, Bruxelles, Peter Lang, 2009.

⁽¹⁵⁾ Fabien EBOUSSI BOULAGA, « *L'intellectuel exotique* », p. 29.

Béguin intitulée *Modèles géographiques pour l'espace rural africain* (Bruxelles, 1964), montraient déjà que la pression de la croissance de la population sur l'environnement est catastrophique, que, dans l'Est du Congo, il était manifeste que le seuil de saturation serait vite atteint, on a attendu que le problème se pose avec acuité pour lui chercher des soins palliatifs qui donnent les résultats que l'on connaît. On a, pendant longtemps, laissé les villes s'agrandir dans le désordre absolu, sans électricité, sans eau, sans espace vert, sans rue, et quand on se réveille, c'est pour raser les maisons des pauvres gens qui se sont dépensés corps et âme pour les construire. Quel gâchis social et humain dû au refus public de l'intelligence ! Pourtant, les initiateurs de ces villes avaient établi des plans et des prévisions pour leur gestion rationnelle!

Gouverné par « le désir illimité d'acquisition des biens et des richesses (*chrématistique*) » et « l'abrutissement dans la jouissance (*pleonexia*) », ces deux pulsions s'inscrivant « dans une *économie de la somptuosité et une politique de la volupté* »⁽¹⁶⁾, on n'a pas vu venir la globalisation néolibérale, laquelle, insouciante de notre dignité en tant qu'humains, est en train de nous faire revenir à l'époque des concessions minières pour garantir la prospérité des autres, et d'éroder la structure de redistribution, de protection sociale et de constitutionnalité de l'intérieur de l'État⁽¹⁷⁾, et on n'a pas pensé un autre modèle de développement économique et des stratégies d'existence dans le monde global autrement que par des aides qui ne renforcent pas notre dignité.

Nous croyons avoir découvert une vérité nouvelle, qui était tenue cachée par quelque divinité, en parlant d'un plan de balkanisation du Congo, ourdi, entre autres, par les États-Unis et l'Angleterre, alors que, depuis les années 1990, des penseurs américains disent à qui veut les écouter pour mieux penser sa politique et son avenir, que l'économie de la globalisation doit favoriser l'implosion de toute formation sociale trop vaste, l'aire linguistique cohésive étant l'unité de référence. Depuis environ deux décennies, des universitaires Américains, tels John Nasbitt et Patricia Aburdene, écrivent :

The breakup of countries (artificially put together) into national or tribal entities is surely as beneficial as the breakup of companies. It eliminates duplication and waste, reduces bureaucracy and promotes motivation

(16) Achille Mbembe, *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*, Paris, Karthala, 2000, pp. 19-20.

(17) Judith BUTLER et Gayatri C. SPIVAK, *L'État global*, traduit de l'anglais par Françoise BOUILLOT, Paris, Payot, 2007, p. 82.

and accountability, and results in self-rule (subsidiarity) at the most basic level – just like in companies. If we are going to make the world a single market world, the parts have to be smaller. It is not that all countries will break up. The key is that there will be tens of thousands of different crisscrossing communities co-located on the same territories. Territory as a defining concept will become increasingly meaningless” (18).

- (18) John NASBITT et Patricia ABURDENE, cités par V.Y. MUDIMBE, “Afterword. A Meditation of the Convener”, 2007 Codesria Social Science Campus-Durban, South Africa, Dec. 17-21. Je remercie V.Y. Mudimbe de m’avoir fait lire cette méditation avant sa parution.

Voilà qui est clairement dit. Mais, où sont chez nous les centres d’études stratégiques pour maîtriser les nouvelles impulsions et configurations que les grandes puissances veulent donner au monde qui, ne l’oublions pas, est une construction permanente ? Nous avons dépensé notre énergie à célébrer la fierté nationale, à fomenter des coup-bas pour avoir accès à la mangeoire nationale, à inventer des philosophies nationales, à clochardiser et à briser humainement ceux qui seraient nos penseurs et nos visionnaires, en oubliant que nous étions dans un système-monde qui continuait son développement historique sans nous attendre et à nos dépens. Ce n’est pas sans raison que nous sablons le champagne lorsque nous avons, après mille échecs, réussi à accéder au programme de réduction des dettes pour les pays pauvres et lourdement endettés. Quel triste trophée quand on pense aux richesses dont regorge notre pays, lesquelles, gérées rationnellement, feraient de nous un peuple respecté ! Avons-nous oublié que le FMI et la Banque Mondiale sont des agents de contrôle de l’équilibre au sein de l’économie-monde capitaliste se nourrissant du sang des pauvres ?

Le miroir romanesque de l’État et de l’intellectuel africain

C’est cette situation d’un État qui a marginalisé l’intellectuel authentique au profit de courtisans jouisseurs et propagandistes que dénonçait Ngal dans ses deux fables publiées en 1975 et 1979. En effet, dès le début de *Giambatista Viko*, Ngal met en scène un écrivain africain dont le projet d’écriture s’enlise dramatiquement. L’incipit du récit suggère l’angoisse paralysante qui assiège le héros. Si l’on peut dire, comme on l’a souvent proclamé, que l’enlissement du projet d’écriture de Giambatista Viko est dû à la condescendance avec laquelle les critiques littéraires métropolitains jugent les écrivains africains en les enfermant dans une spécificité ghettoïsante, une

analyse plus attentive à l'histoire nous amène à reconnaître que l'espace social, politique et culturel dans lequel Giambatista Viko vit est aussi en cause.

En effet, il s'agit d'une société qui favorise le conformisme de la pensée et qui exerce « une coercition contre l'imaginaire » ⁽¹⁹⁾ en imposant à l'artiste un horizon à ne pas déborder, des dogmes ou des mythes sacrés à célébrer. Le plus jeune conseiller des vieux sages invités à condamner la démarche subversive de Giambatista Viko est on ne peut plus clair à ce sujet. En effet, prenant la parole, il fait remarquer à ses pairs :

J'ai toujours horreur du terrorisme, qu'il provienne de quelque forme d'intolérance que [sic] du fascisme le plus terre à terre. Il est plus dangereux quand il est intellectuel. Le salut de l'Afrique n'est pas dans l'abdication de soi-même au bénéfice du conformisme. [...] Le plus grand malheur qui s'annonce pour l'Afrique, c'est la nouvelle idéologie incarnée un peu partout par la recherche d'un certain unanimisme... Le pluralisme est devenu crime. Je me pose la question : régression ou progrès ? ... Loin de moi d'approuver tout ce que ce jeune homme a fait. Mais, je voudrais attirer notre attention sur une idéologie courante, l'idéologie africaniste qui veut que les réalités africaines soient spécifiques, originales ⁽²⁰⁾.

Non seulement *L'Errance* prolonge et accentue cette critique de la prétendue « révolution culturelle » qui, au nom de l'authenticité, entretient une paresse intellectuelle en faisant émerger et en entretenant « pêle-mêle, vieilles habitudes, vieilles coutumes, vieilles idées [...] inconsistantes dans le monde moderne » ⁽²¹⁾, mais, par une forte réflexivité, il tend aussi à libérer la création littéraire et intellectuelle de son embrigadement dans les chaînes paralysantes de l'idéologie politique. Ainsi, contrairement à l'ordre du discours qui sert de fondement à cette société qui ne tolère pas la contradiction, Giambatista Viko définit la société véritable comme n'étant « rien d'autre qu'un discours complexe, un ensemble des débats contradictoires ». Et il ajoute :

Je me méfie des sociétés parfaitement unifiées et intégrées. Cela sent l'odeur du fascisme. L'intellectuel y serait l'homme organique, l'homme du discours du prince, de l'appartenance, de l'idéologie dominante, de l'allégeance » ⁽²²⁾.

L'errance instaure un espace social et culturel fondé sur le prix inestimable de la critique et « de la liberté d'ex-

⁽¹⁹⁾ Georges NGAL, *L'Errance*, 2^e édition, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 220.

⁽²⁰⁾ Georges NGAL, GIAMBATISTAVIKO ou *Le viol du discours africain*, Paris, Hatier, 1975, pp. 111-113.

⁽²¹⁾ Ibidem, p. 87.

⁽²²⁾ Ibid., p. 121-122.

(23) P a u l i n
HOUNTONDI,
*Remarques sur la
«philosophie africaine»*,
Paris, Maspero, 1977,
p. 77.

(24) G. NGAL, *L'Errance*,
p. 121.

(25) V.Y. MUDIMBE,
*L'Autre face du
Royaume*, Lausanne,
L'Âge d'homme,
1973, pp. 102-103.

pression comme condition nécessaire de toute science, de tout développement théorique et, finalement, de tout progrès politique et économique réel » (23).

L'Errance de Georges Ngal est une célébration de la place irremplaçable de l'intellectuel authentique, qui porte le souci des fins et du sens, dans une société qui ne veut pas sombrer dans la barbarie. C'est ainsi que Ngal peut faire dire à son personnage : « Une société qui ne se pense pas, qui n'a pas d'intellectuels est un cadavre. Une société ne peut se renouveler que si elle sait s'analyser, sait se regarder, sait se soustraire à la participation à la fête de la pratique sociale quotidienne, pour observer son fonctionnement, en proposer des transformations, des orientations culturelles nouvelles, de nouveaux rapports sociaux. Elle ne peut le faire qu'à travers des intellectuels. Des intellectuels critiques » (24).

Mais, pour être juste, il nous faut reconnaître que ce ne sont pas tous les intellectuels africains ou congolais qui ont stérilisé leur intellectualité dans l'intégration au sein des kermesses des courtisans et serviteurs des politiques qui n'ont le plus souvent d'autre but que la conservation du pouvoir. Il y en a qui sont restés en marge et qui ont continué à penser. Cependant, ceux-ci aussi semblent avoir été happés par le piège de l'académisme qui peut se satisfaire des dissertations brillantes sur les centaures, laissant ainsi de côté les graves questions d'intérêt public.

Dans *L'Autre face du Royaume*, V.Y. Mudimbe a épinglé cette autre expression de la misère de l'intellectuel en utilisant une belle métaphore, celle du chercheur qui se trouverait bloqué dans un ascenseur et qui n'ose pas prendre l'initiative pour en sortir afin de «vivre et voir son monde à même la réalité». Ce que cet enfermement dans l'ascenseur ou dans la tour d'ivoire ne permet pas, c'est le contact avec la réalité concrète à changer. Ce qu'elle favorise, c'est le transfert des concepts, élaborés ailleurs pour répondre à des situations concrètes particulières, aux situations africaines au risque de les effeuiller. Le chercheur oublie que c'est « hors » de l'ascenseur qu'il peut voir et comprendre que ni les résultats, ni l'inspiration de la recherche scientifique ne nous ordonnent la compassion pour les malheureux, le respect des faibles, la reconnaissance de la dignité de ceux qui ne s'élèveront jamais au-dessus des ténèbres. Tout se passe, dans la biosphère, comme si les individus ne comptaient guère (25).

C'est pour lutter contre ce risque qui guette le philosophe enfermé dans sa spécialité que Paulin Hountondji avait naguère suggéré que « la responsabilité du philosophe africain (comme celle de tout homme de science africain) déborde infiniment le cadre étroit de sa discipline, et qu'il ne peut se payer le luxe d'un apolitisme satisfait, d'une complaisance tranquille à l'égard du désordre établi, à moins de se renier lui-même comme philosophe et comme homme » ⁽²⁶⁾. Ce qui est ainsi exprimé n'est rien d'autre que l'invitation faite à l'Universitaire africain de s'assumer parfois comme intellectuel en sortant de son laboratoire.

⁽²⁶⁾ P a u l i n
HOUNTONDJI, *Sur
la philosophie africaine*,
p. 36.

Que faire pour résister à la menace barbare?

L'université étant le lieu naturel de l'intellectuel, il s'avère urgent de la réhabiliter dans tous les sens et revaloriser le métier d'enseignant-chercheur. Au stade actuel, ce dont le Congo a besoin pour résister à la barbarie à visage humain qui nous menace, c'est d'une « Université sans condition », qui « exige et devrait se voir reconnaître en principe, outre ce qu'on appelle la liberté académique, une liberté *inconditionnelle* de questionnement et de proposition, voire, plus encore, le droit de dire publiquement tout ce qu'exigent une recherche, un savoir et une pensée de la *vérité* » ⁽²⁷⁾. C'est d'un tel espace où « rien n'est à l'abri du questionnement, pas même la figure actuelle et déterminée de la démocratie », ni même les pouvoirs/raisons d'Etat ⁽²⁸⁾ ; c'est d'un tel espace où rien ne délimite à l'avance les frontières que l'imagination ne doit pas franchir, que l'Afrique a besoin pour libérer ses énergies de création et d'innovation et se lancer dans une véritable aventure intellectuelle qui nous permettra de prendre la vraie mesure des réformes politiques, économiques, sociales et culturelles à entreprendre pour réunir les conditions d'un mieux-vivre, d'un mieux-être personnel et collectif. A cela, il faut ajouter le renforcement des capacités des médiateurs (journalistes, éditeurs, agents culturels), c'est-à-dire, les professions évoluant dans le champ intellectuel et dont la médiation, le transfert des savoirs est la fonction principale.

⁽²⁷⁾ Jacques DERRIDA,
*L'Université sans
condition*, Paris, Galilée,
2001, pp. 11-12.

⁽²⁸⁾ Ibidem, p. 12.

Enfin, comme prétendants à la fonction intellectuelle, il nous faut renouer avec l'amour socratique de la sagesse qui est, ainsi que nous l'a rappelé Cornel West,

une traque éternelle dans les recoins sombres de sa propre âme, dans les ruelles obscures de sa société et les arrières-cours du monde, afin de saisir de profondes vérités sur son âme, sa société et le monde. Cette quête brise les menues idoles, les fausses illusions et les fétiches clinquants; elle sape le conformisme aveugle, la complaisance désinvolte et la lâcheté pathétique. Le questionnement socratique suscite l'intégrité intellectuelle, l'humilité philosophique et la sincérité personnelle ⁽²⁹⁾.

⁽²⁹⁾ Cornel WEST, *Tragico mique Amérique. Démocratie et impérialisme*, traduit de l'anglais par Françoise BOUILLOT, Paris, Payot, 2005, p. 222.

Ce sont là les linéaments d'une éthique de l'intelligence et l'armure indispensable à quiconque s'engage à bien penser et à résister à la menace barbare, qu'elle vienne du champ du pouvoir ou des marchands brutaux.

L'histoire nous apprend que le rôle de l'intellectuel ne consiste pas à être le conseiller des Princes ou à viser le pouvoir et l'avoir. Platon le savait déjà quand, au soir de sa vie, il accepta l'invitation de Denys de Syracuse : l'aventure tourna mal. « Cicéron et Salluste l'apprirent vite à leurs dépens : on n'« avertit » pas impunément Pompée, on n'« éclaire » pas César non plus, car il en coûte parfois la dignité et la place de la Pensée [...] On sait ce que signifient les lumières voltairiennes : la caution ricanante du despotisme de Frédéric» ⁽³⁰⁾.

⁽³⁰⁾ Bernard HENRI-LÉVY, *La barbarie humaine*, Paris, Grasset, 1977, p.

La mission première de l'intellectuel est de penser et de penser jusqu'au bout les possibilités ontologiques de l'événement révolutionnaire, de tenir le pari de changer l'homme en ce qu'il a de plus profond grâce à une éducation qui ne peut se réduire à une simple transmission des savoirs parfois éculés. C'est après avoir pensé qu'il sortira de l'anonymat pour défendre publiquement des causes déterminées et y retourner pour continuer à penser. Il méditera souvent cet adage des chrétiens médiévaux : *Corruptio optimi pessima*. Oui, la corruption des meilleurs et du meilleur en nous – l'intelligence, la conscience –, c'est la pire des choses pour une société. C'est le péché dont nous payons le prix.

KASEREKA Kavwahirehi